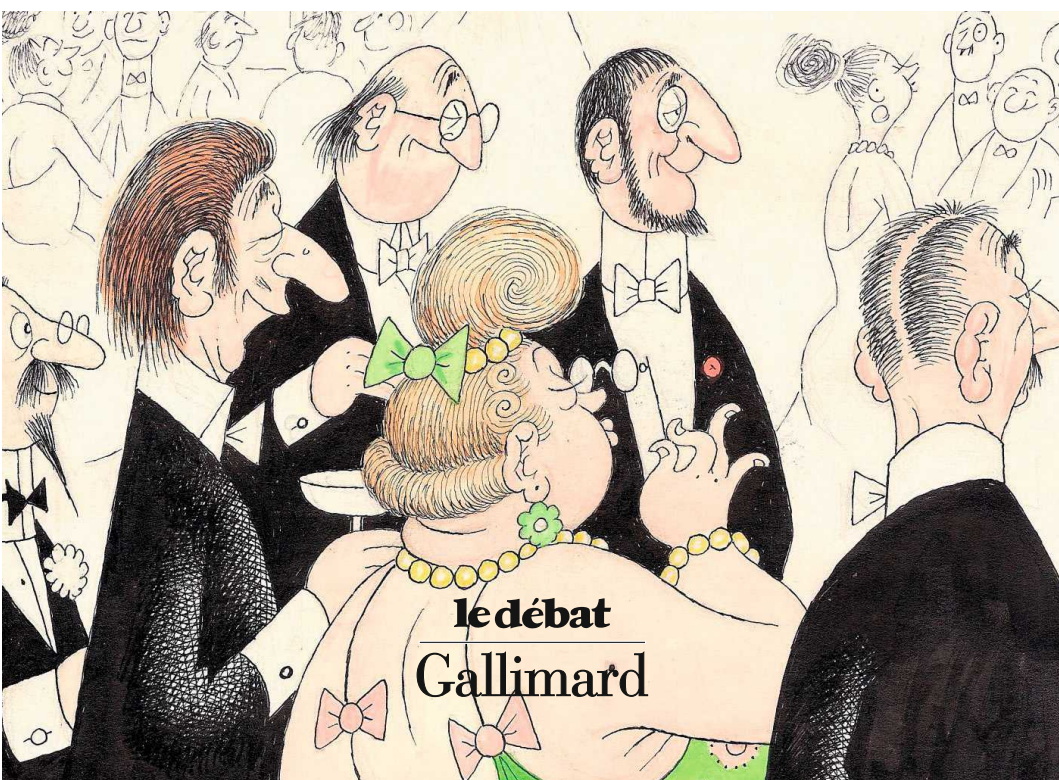


**BERTRAND BUFFON**

**VULGARITÉ  
ET MODERNITÉ**



**le débat**  
**Gallimard**



# VULGARITÉ ET MODERNITÉ



BERTRAND BUFFON

VULGARITÉ  
ET MODERNITÉ

**ledébat**  

---

Gallimard

*Couverture : Albert Dubout, Cocktail (détail), aquarelle.  
Indivision Dubout [www.dubout.fr](http://www.dubout.fr)*

© Éditions Gallimard, 2019.

*À Pierre Manent*





## INTRODUCTION

États-Unis. Novembre 2016. Un magnat de l'immobilier gagne les élections présidentielles. Narcissisme, ignorance, grossièreté, brutalité : il coche toutes les cases. Un mot revient en boucle pour qualifier le personnage : vulgarité.

France. Mai 2007. Un nouveau président de la République est élu. Il est ostensiblement content de lui. Il a des airs de parvenu. À un opposant il répond : « Casse-toi, pauvre con. » La critique fuse : il est vulgaire.

Deux cas isolés ? Mais Silvio Berlusconi en Italie, président du Conseil neuf années durant, entre 1994 et 2011 ? Et l'on pourrait citer bien d'autres exemples encore. Tous illustrent un phénomène général : la vulgarité a envahi l'espace public. Elle se manifeste à travers des paroles, des manières, des accoutrements. Elle apparaît aussi bien réellement que sur des images publicitaires et de façon insistante dans les médias, où elle s'affiche sans complexe dans les émissions de divertissement, de variétés ou de télé-réalité.

Dans le même temps, elle est vivement dénoncée : les mots « vulgaire » et « vulgarité » reviennent régulièrement sous la plume d'éditorialistes et d'écrivains comme dans la bouche de nos proches, de collègues ou d'inconnus, au

café et ailleurs. Chaque fois, ils sont employés pour désigner quelque chose de désagréable, qui heurte, offusque, attriste ; quelque chose d'inconvenant, qui transgresse frontalement les règles du savoir-être et du savoir-vivre. La vulgarité incriminée s'apparente à une incivilité, et qui fait beaucoup de victimes : parce qu'elle relève de la personne même, elle ne se loge pas seulement dans tel acte ou dans tel propos, elle sévit sans discontinuer.

Le phénomène est loin d'être nouveau, mais il se propage et s'intensifie. Son retour en force est concomitant du triomphe de l'idéologie néolibérale, qui pousse à leur dernière extrémité certains traits de la modernité – individualisme, utilitarisme, consumérisme – et soumet un à un les différents pans de la vie sociale à la logique du marché. Rétrospectivement, les manifestations antérieures de vulgarité paraissent modérées. Chacun s'y était d'ailleurs plus ou moins accoutumé au point, souvent, de ne plus les remarquer. Peut-être aussi les supportons-nous tant bien que mal comme un des à-côtés regrettables des principes démocratiques qui nous sont chers.

Il n'en va plus de même aujourd'hui. L'essor et l'exacerbation récents de la vulgarité occasionnent de tels désagréments qu'ils focalisent l'attention et appellent instamment à s'interroger sur elle. Or, chose étrange pour un phénomène à ce point massif et pénible, aucun ouvrage ou presque n'existe sur le sujet. Longtemps il fut « politiquement incorrect » d'en parler, au motif que cela stigmatisait des classes sociales peu éduquées et qui aspirent légitimement à s'affirmer. Mais ce scrupule n'a plus lieu d'être puisque la vulgarité est maintenant répandue au sein des élites elles-mêmes ; elle est partout désormais et sévit dans tous les milieux. Dès lors, on risque moins, en l'étudiant,

de se voir opposer un « D'où parlez-vous ? » accusateur qui chercherait à discréditer le propos en l'identifiant à un jugement de classe arbitraire. D'où que l'on vienne et où que l'on soit, on peut en être affecté. La critique de la vulgarité est devenue largement audible.

Le temps est donc venu de rompre le silence qui l'entoure et de se pencher résolument sur elle pour discerner ses traits, élucider ses causes, évaluer ses dangers. Telles sont les tâches auxquelles ce livre est consacré. Non pour s'affliger passivement de ce travers, mais pour le saisir à la gorge et contribuer à l'extirper. C'était déjà l'intention de Madame de Staël lorsqu'elle inventa le mot il y a plus de deux siècles : « J'ai employé la première un mot nouveau, LA VULGARITÉ, écrit-elle en 1802, trouvant qu'il n'existait pas encore assez de termes pour *proscrire* à jamais toutes les formes qui supposent peu d'élégance dans les images et peu de délicatesse dans l'expression<sup>1</sup>. » Elle entendait d'autant plus les « proscrire » que « la vulgarité portée à un certain degré fait éprouver, à celui qui en est le témoin ou l'objet, un sentiment d'embarras, de honte même, tout-à-fait insupportable<sup>2</sup> ».

Ainsi le néologisme a-t-il eu d'emblée une double vocation : qualifier une inconvenance choquante et la condamner explicitement. Il nomme et il stigmatise ; il identifie et il fait office de repoussoir. Il cristallise une aversion, une mise à distance et un rejet. Bref, sa formulation n'entend pas seulement signifier, elle s'apparente à un acte. C'est pourquoi l'adjectif « vulgaire » est souvent accolé à des

1. Madame de Staël, *De la littérature*, in *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Firmin Didot, 1871, p. 197.

2. *Ibid.*, p. 295.

mots tels que *trivialité*, *grossièreté*, *prétention*, *lourdeur*, *inconvenance* ou *vanité* : il ajoute à leur sens l'expression d'une répulsion.

*Vulgarité* : le mot est une arme et un bouclier. Faute d'institutions ou de mœurs qui préviennent ou sanctionnent ce qu'il condamne, il tente de le faire par lui-même. Ses sonorités y contribuent : elles sont expressives – quatre voyelles, *e*, *a*, *i*, *u* ; puissantes – avec les consonnes *v*, *g*, *r* et la dentale *t* finale ; elles font de l'effet. Cependant, contrairement à ce qu'escomptait son inventeur, l'usage du mot n'a manifestement pas suffi pour venir à bout de ce qu'il dénonce.

Madame de Staël crée le terme, mais elle ne lui donne pas de définition précise. Comme il dérive d'un mot ancien, « vulgaire », peut-être en reprend-il en partie le sens. *Vulgaire* vient du latin *vulgus*, qui signifie le commun des hommes, la foule. *Le vulgaire* désignait l'ensemble de la population, excepté les élites, et l'adjectif *vulgaire* les usages communs à ses membres. Par extension, le terme avait pris le sens de « général », « répandu », « habituel » : la langue *vulgaire* était la langue parlée par tous ou presque tous, par opposition à la langue savante, le latin ; une opinion *vulgaire* était une opinion communément partagée.

*Vulgaire* s'employait aussi bien de façon neutre que péjorative. On rencontre encore la première acception au XIX<sup>e</sup> siècle, associée à des mots ayant même un sens très positif. Barbey d'Aurevilly qualifie la gaieté de « qualité *vulgaire* et toujours bien venue en France<sup>1</sup> » ; Elme-Marie Caro parle du « sens moral » comme d'une « simple chose

1. Jules Barbey d'Aurevilly, in *L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly*, Paris, Mercure de France, 1908, p. 323.

si humble, si *vulgaire*<sup>1</sup> ». De même, dire *le vulgaire* n'impliquait pas forcément de jugement implicite. La population concernée disposait d'une légitimité et d'une utilité politiquement reconnues, elle constituait l'un des « ordres » de la société – le Tiers-État en France – aux côtés du Clergé et de la Noblesse; un ordre circonscrit, dont les attributs ne risquaient pas, ou peu, de déteindre sur ceux des autres classes; la menace de contagion n'apparaîtra vraiment qu'avec l'établissement de l'égalité; c'est alors seulement qu'on fera de l'adjectif *vulgaire* un usage inédit, visant, vaille que vaille, à maintenir sur le plan social des frontières qui auront disparu dans le champ politique. Il n'en demeure pas moins que le caractère souvent fruste du vulgaire motivait aussi l'emploi du mot dans un sens péjoratif. Il stigmatisait alors les défauts associés à la généralité ou à la banalité : d'un être ou d'une chose dont les traits sont communs à bien d'autres, on regrette qu'il ne présente rien de singulier, soit sans intérêt particulier, insignifiant; de ce qui est indéfiniment répété, on pointe le caractère prosaïque, trivial, médiocre – l'excellence est toujours rare.

Ces diverses acceptions de « vulgaire » nous éclairent-elles sur la signification de la vulgarité? Guère. Certes, si Madame de Staël en tire son néologisme, c'est bien que les comportements dont elle fut témoin présentaient certains caractères traditionnellement qualifiés de vulgaires. Toutefois, nous sentons intuitivement que ces derniers ne décrivent pas exactement notre phénomène, qu'ils n'en donnent pas le sens décisif. Il nous faut donc l'établir. Pour parvenir à une définition objective, le meilleur moyen consiste à partir des usages courants du terme. La

1. E. Caro, *Poètes et romanciers*, Paris, Hachette, 1888, p. 366. C'est moi qui souligne.

période la plus appropriée à cette enquête est le XIX<sup>e</sup> siècle, car c'est celui où, à la fois, la vulgarité prend son essor et s'attire les critiques les plus vives. L'époque actuelle ne sera pas oubliée pour autant, qui nous donnera la tournure récente prise par la vulgarité. Nous allons examiner, chez des auteurs de tous ordres – parmi lesquels nombre de femmes –, quelle application l'on fait du mot et quels discours on tient à son propos, afin de déterminer ce qu'il désigne et le sens implicite qu'on lui attribue.

Suffit-il, cependant, de connaître et de populariser la signification de la vulgarité pour venir à bout de celle-ci? Guère plus, assurément, que d'employer le terme. Bien sûr, la vulgarité une fois clairement définie, on saura quels travers fuir pour y échapper. Mais si elle prospère, c'est qu'il est manifestement difficile de les éviter, qu'ils ont en quelque sorte un caractère structurel. D'où la nécessité de déterminer leurs causes et d'agir sur elles si l'on souhaite vraiment se débarrasser d'eux. Dans quelle direction chercher? Un indice permet de s'orienter : le contexte de la création du mot. Il naît sous la Révolution française, c'est-à-dire à l'occasion d'un événement *politique*. Cette origine explique la forme grammaticale que Madame de Staël a choisie – un substantif.

« Vulgaire » se rapportait à la population qui formait l'un des trois « ordres » de l'Ancien Régime. Ce qu'il qualifiait, de façon neutre ou critique, renvoyait explicitement à elle. Vient la Révolution, qui supprime la tripartition fonctionnelle de la société. L'usage du terme perd alors son fondement. Il subsiste, néanmoins, parce que les traits longtemps associés à chaque ordre persistent dans les classes qui leur succèdent. Mais les différences entre elles vont s'atténuer peu à peu et les frontières nettes qui les séparaient laisser

place à une gradation indistincte. Aussi est-il voué à disparaître.

Madame de Staël ne pouvait donc pas le reprendre tel quel : son lien politique avec l'Ancien Régime le rendait impropre à dénommer un phénomène qui surgit dans le cadre du nouveau régime et dont il tire sa nature spécifique. La création d'un substantif abstrait, ne référant à aucun statut social, à aucune activité, s'imposait parce que l'égalité acquise émancipe en droit les individus de leur milieu d'origine et de métiers assignés. Le mot *vulgarité* s'applique aux attitudes ou aux paroles d'un individu, quelle que soit son appartenance sociale. Une personne peut dire d'une autre qu'elle se rappelait « la grossièreté de ses idées, la vulgarité des expressions qui lui étaient familières, malgré son éducation aristocratique<sup>1</sup> ». La *vulgarité* est un concept moral et esthétique quand *le vulgaire* désigne un état politique et tout ce qui s'y rattache. Les membres de cet état n'avaient d'ailleurs rien de *vulgaire*, au sens moderne du mot, en raison tant de l'influence morale du christianisme que de la diffusion des mœurs polies. *Le vulgaire* partageait nombre de principes moraux de la noblesse dans une société où la moralité tout à la fois chrétienne et aristocratique était la norme.

Ainsi le nouveau régime politique nous éclaire-t-il sur la nature du phénomène. Gageons qu'il joue un rôle important dans son apparition puisque démocratie et vulgarité adviennent simultanément. Un autre indice nous renseigne encore sur son origine : on ne se contenta pas de dénoncer la vulgarité dès ses débuts ; on la combattit et l'on essaya de la prévenir en lui opposant un idéal moral

1. Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, t. I, Paris, Hachette, 1884, p. 352.

et en déployant une éducation esthétique élaborée. Malheureusement, leurs effets ne furent pas à la hauteur des espérances qu'on y avait mises. Pire, ils occasionnèrent cela même qu'ils voulaient empêcher. Or cet idéal et cette éducation reposaient sur la nouvelle conception de l'être humain, qui a donc probablement sa part de responsabilité dans l'éclosion de la vulgarité. De ces indications, nous pouvons maintenant inférer, sans trop nous avancer, que ce travers naît de la mise en application de l'ensemble des idées modernes, dont la Révolution donne le coup d'envoi en Europe. Pour découvrir les moyens d'y mettre un terme, il nous faut par conséquent remonter jusqu'aux principes philosophiques et politiques qui fondent notre modernité. Préparons-nous à faire un grand voyage jusqu'au centre du réacteur moderne. Alors, peut-être, trouverons-nous le bon remède.



PREMIÈRE PARTIE  
DE LA VULGARITÉ  
DANS LA MODERNITÉ



## Chapitre 1

# Enquête sur les usages du terme

Commençons par enquêter sur les usages du terme, ou plutôt *des termes* – *vulgarité* et *vulgaire* – puisqu'ils s'emploient indifféremment dans l'un ou l'autre sens, ancien et moderne, faute de définition de la vulgarité qui les distinguerait.

### LES ACTES ET LES ÉTATS VULGAIRES

#### *Défauts de maîtrise de soi et de manières*

Est qualifié de vulgaire, en premier lieu, ce qui, chez une personne ou dans ses réalisations, manifeste un défaut ou un refus de maîtrise de soi et des convenances. Madame de Staël forgea explicitement son néologisme pour stigmatiser la brutalité, la grossièreté et l'immoralité dont elle souffrit sous la Révolution. « La grossièreté dont nous avons été si souvent les victimes, écrit-elle, se composait presque toujours de sentiments vicieux; c'était l'audace,

la cruauté, l'insolence, qui se montraient sous les formes les plus odieuses<sup>1</sup>. » Ces diverses acceptions furent reprises par la suite. *Vulgaire* désigne souvent un comportement ou une parole rude, grégaire ou brutal. Les « êtres vulgaires » sont « des êtres que mène *un seul* instinct, *une seule* force rude et fatale<sup>2</sup> », affirme un critique. On lit chez un autre : « La devise de presque tous les fils est le mot vulgaire [...] «*Ôte-toi de là que je m'y mette!*»<sup>3</sup>. » Les Américains du XIX<sup>e</sup> siècle sont accusés de vulgarité en raison de la raideur et de la sécheresse de leurs manières. Des Européens qui les côtoient s'émeuvent de leur « incivilité nationale » et de leur « intention d'impolitesse<sup>4</sup> ». Aux États-Unis, dit l'un d'eux, « le poli qui cache ce que notre nature a de grossier et de rude est tout à fait inconnu, on n'y a jamais songé ». Un Américain acquiesce et se justifie ainsi : « Nous ne sommes pas polis, nous ne cherchons à être ni affables ni prévenants, mais nous dédaignons comme des frivolités les habitudes élégantes de la société européenne<sup>5</sup>. » Est donc vulgaire, ici, non pas seulement l'absence de politesse, mais son absence voulue, revendiquée.

Cette rudesse s'accompagne souvent de grossièreté, jugée vulgaire elle aussi. Madame de Staël s'en prend aux « paroles grossières ou cruelles », « rudes » ou « féroces » de certains gouvernants pendant la Révolution, ainsi qu'à « l'arrogance de leur ton<sup>6</sup> ». La grossièreté est le « cachet

1. Madame de Staël, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 295.

2. Émile Faguet, *Notes sur le théâtre contemporain*, Paris, Lecène et Oudin, 1888, p. 32.

3. Ernest Legouvé, *Les Pères et les enfants au XIX<sup>e</sup> siècle. Enfance et adolescence*, Paris, Hetzel, 1887, p. 295.

4. Cité par Michel Crouzet, *Stendhal et le désenchantement du monde*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 575.

5. *Ibid.*, p. 580, 579.

6. Madame de Staël, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 291. On rencontre un jugement similaire – et antérieur – sous la plume d'Edmund Burke : « Une certaine

de la vulgarité<sup>1</sup> », soutient une femme de lettres espagnole. Un critique, jugeant Victor Hugo « peuple » de par « une certaine grossièreté de tempérament, par l'épaisse jovialité et par la colère brutale », lui trouve une nature « vulgaire et forte, où l'égoïsme intempérant domine<sup>2</sup> ». Pour autant, la grossièreté n'est pas toujours vulgaire. Elle présente parfois un caractère spontané, expressif et affectif qui n'est pas sans charme. Stendhal prisait la grossièreté italienne, rappelle Michel Crouzet, « parce qu'elle manifeste toujours une affectivité débordante; étant expressive, elle n'est pas purement physique, elle n'est jamais sans âme et sans sens<sup>3</sup> ».

Au contraire, l'immoralité et la bassesse sont toujours vilipendées et fréquemment qualifiées de « vulgarité ». « Les conseils, dit la vulgarité morale, sont faits pour n'être pas suivis, et les promesses pour être violées<sup>4</sup> »... Selon Tocqueville, « il y a des expressions et des tours qui sont vulgaires parce que les sentiments qu'ils doivent exprimer sont réellement bas<sup>5</sup> ». Toutefois, d'après Byron, « un homme peut être bas sans être vulgaire<sup>6</sup> ». Là encore, ce qui constitue la

---

pauvreté de conception, la grossièreté, la vulgarité [*vulgarity*] marquent tous les actes de l'assemblée nationale et de ceux qui l'endoctrinent. Leur liberté n'est pas libérale. Leur science est une présomptueuse ignorance et leur humanité, une brutalité sauvage » (*Réflexions sur la révolution de France* [1790], trad. P. Andler, Paris, Hachette, « Pluriel », 1989, p. 101).

1. Cecilia Böhl de Faber, *alias* Fernán Caballero, *Un ange sur la terre*, trad. A. Marchais, Paris, Maillet, 1861, p. 102.

2. Gustave Lanson, cité par Pierre Lasserre, *Le Romantisme français. Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Mercure de France, 1907, p. 249.

3. M. Crouzet, *Stendhal et le désenchantement du monde*, *op. cit.*, p. 590.

4. Jules Thomas, *Principes de philosophie morale*, Paris, Félix Alcan, 1890, p. 27.

5. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t. II, Paris, Pagnerre, 1850, p. 75.

6. Lord Byron, lettre à M. Murray, 10 mai 1821, *Mémoires sur la vie de Lord Byron*, in *Œuvres complètes*, t. XII, Paris, Dondey-Dupré, 1831, p. 309.

vulgarité est moins un défaut en soi que le fait de l'assumer, plus ou moins consciemment. « La vulgarité est une bassesse qui se proclame elle-même<sup>1</sup> », confirme Aldous Huxley.

Rudesse, brutalité et grossièreté caractérisent une forme de vulgarité très actuelle. Une romancière s'attaque à elle en faisant le portrait d'un homme d'affaires grossier, cynique et imbu de lui-même. « L'on appelle vulgarité, écrit-elle, le ton péremptoire, l'autorité tranchante, l'impudeur arrogante, la froideur calculée et la satisfaction de soi, *aujourd'hui convertis en règles de conduite*<sup>2</sup>. » D'autres auteurs soulignent de même que « la vulgarité est agressive » de nos jours et que, « maîtrisée, elle devient une arme, un blason, celui d'une époque qui glorifie l'assaut constant, le comportement irascible, l'indignation héroïque, la posture ou la provocation<sup>3</sup> ».

À ces travers jugés vulgaires s'ajoute parfois la laideur, quand elle est affichée ou volontaire. Un professeur estime qu'avec Danton « c'est la vulgarité qui entre en scène » au motif, notamment, qu'« il a des traits d'une affreuse laideur<sup>4</sup> ». Théophile Gautier en fait grief à Gustave Courbet après qu'il a vu son tableau *Un enterrement à Ornans* : « Notre jeune peintre [...] paraît s'être dit : *Rien n'est plus beau que le laid, le laid seul est aimable*. » Il lui reproche de faire une « traduction mot-à-mot de la nature la plus commune, qu'il vulgarise encore » car il « outre à dessein la

1. Aldous Huxley, « De la vulgarité en littérature », in *En marge*, trad. J. Castier, Paris, Les Éditions universelles, 1945, p. 234.

2. Lydie Salvayre, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*, Paris, Seuil, 2007, p. 149. C'est moi qui souligne.

3. Philippe Trétiack et Hélène Sirven, *Limite vulgaire*, Paris, Stock, 2007, p. 187.

4. Victor Jeanroy-Félix, *Nouvelle histoire de la littérature française pendant la Révolution et le premier Empire*, Paris, Bloud et Barral, 1886, p. 45.

grossièreté et la trivialité » et peint « les laideurs les plus rebutantes avec une grossièreté *volontaire*<sup>1</sup> ».

Ces défauts sont souvent le fruit d'instincts immaîtrisés. Tout ce qui manifeste ou attise de tels instincts tend à être jugé vulgaire. Ainsi de la blague, par exemple, lorsqu'« elle s'adresse à nos plus médiocres penchants, et même à nos plus bas instincts et les ameute contre la partie supérieure de notre nature<sup>2</sup> ». Ainsi de l'énergie vitale, surtout. Stendhal évoque une princesse ayant « une répugnance marquée pour l'énergie, qui lui semblait vulgaire<sup>3</sup> ». Les Américains font les frais de cette critique. Mais leur énergie proverbiale se traduit par une affirmation de soi qui est appréciée, quant à elle : « Ce qu'ils sont, ils le sont en tout plus naïvement, plus franchement, plus hardiment que nous, juge un critique français. On est ici ce que l'on est, et comme on l'est par décision ou par choix, on ne s'en cache point<sup>4</sup>. » Aussi, concède-t-il, « la vulgarité peut quelquefois avoir du caractère<sup>5</sup> ».

Des défauts de manières d'amplitude moindre donnent également prise à l'accusation de vulgarité. Est critiqué, tout d'abord, le manque de tenue – c'est-à-dire de mesure, de convenance ou d'élégance – dans la voix, les attitudes, l'habillement. On lit dans un roman : « Je ne voyais plus autour de moi que des figures vulgaires, désavenantes : les

1. Théophile Gautier, *Courbet, le Watteau du laid* [1851], Paris, Séguiet, 2000, p. 27, 46-47. C'est moi qui souligne.

2. Louis Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. VIII, Paris, Armand Colin, 1899, p. 151.

3. Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Paris, Hetzel, 1846, p. 429.

4. Ferdinand Brunetière, « Dans l'Est américain », *Revue des Deux Mondes*, 4<sup>e</sup> période, t. CXL, 1<sup>er</sup> novembre 1897, p. 116.

5. Ferdinand Brunetière, *L'Évolution de la poésie lyrique en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, t. I, Paris, Hachette, 1922, p. 250.

femmes se présentaient mal, les hommes marchaient gauchement, personne ne savait porter ses bras [...] ; on riait à faux, les voix étaient rudes ou grêles<sup>1</sup>. » Paul Léautaud écrit en 1944 : « Les gens vont depuis quelques années vers un débraillé, une vulgarité, vêtue et manières, qui s'accroît tous les jours<sup>2</sup>. » Au contraire, Verlaine et son ami Xavier de Ricard, qui se distinguaient tous deux « par je ne sais quel air de timidité souple et fervente, mêlée d'aisance et de sécurité dans l'allure », étaient exempts « de toute vulgarité, de toute prétention et de toute lourdeur<sup>3</sup> ».

Le grief s'applique aussi aux manières de se comporter en société. S'imposer aux autres sans façon ou, à l'inverse, les ignorer en s'isolant sont deux attitudes jugées vulgaires. Ainsi de parler fort, ou trop bas. Tout est affaire de mesure : il faut « être digne sans hauteur, réservé sans taciturnité, affable sans banalité, assez en dehors pour plaire, jamais trop pour devenir vulgaire<sup>4</sup> ». Encourt le même reproche le fait de « manquer d'égards et de reconnaissance<sup>5</sup> ». Sont particulièrement dénoncées les manières qui empiètent sur l'intimité d'autrui. « Rien n'est plus vulgaire, plus opposé au bon goût » que le « désir de tout savoir, même les choses les plus intimes ». L'indiscrétion est le « défaut des âmes vulgaires et indécates<sup>6</sup> ». L'être distingué, au contraire, « ne pose [pas] de questions embarrassantes, qui sentent

1. Victor Cherbuliez, *Paule Méré* [1864], Paris, Hachette, 1911, p. 130.

2. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, 10 mars 1944, Paris, Mercure de France, 1986, p. 1031.

3. Ernest Delahaye, *Verlaine*, Paris, Messein, 1923, p. 64.

4. Blanche Staffe, *Règles du savoir-vivre dans la société moderne*, Paris, Victor Havard fils, 1891, p. viii.

5. *Ibid.*, p. 135.

6. Anonyme, *Savoir-vivre de l'enfance et de la jeunesse à l'usage des maisons d'éducation*, Lyon, Vitte, 1902, p. 149.



BERTRAND BUFFON

# VULGARITÉ ET MODERNITÉ

La vulgarité est omniprésente aujourd'hui. Elle s'exprime dans les manières, le langage, l'accoutrement, les arts ; on la rencontre dans la foule comme dans les élites, et jusqu'au sommet de l'État ; elle prolifère dans la publicité, les médias, sur Internet et les réseaux sociaux. Qui plus est, elle s'affiche sans vergogne, elle est assumée, souvent agressive même.

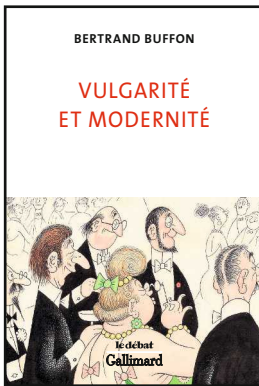
Cependant, malgré son essor et son aggravation, malgré les désagréments qu'elle engendre, la vulgarité n'a jamais fait l'objet d'un examen systématique. Ce livre entreprend de réparer cet oubli.

Pour saisir au mieux son sens, l'ouvrage enquête sur les critiques très vives que la vulgarité suscite depuis deux siècles et les remèdes qui furent mis en œuvre, en vain, pour la prévenir. Il part à la recherche d'un nouvel antidote en remontant aux sources qui la rendent possible et autorisent, voire encouragent son déploiement.

La vulgarité est le fruit d'une modernité intempérante et sa propagation reflète les errements de la postmodernité. L'examen des principes fondateurs de l'Occident contemporain met au jour les ressorts profonds du phénomène et suggère la voie à suivre pour nous prémunir contre lui.

Au-delà de la vulgarité, il s'agit de relever la tête face à la radicalisation de la modernité, qui dévoie le projet d'émancipation qu'elle porte et contrarie l'épanouissement de notre humanité.

*Bertrand Buffon est conseiller dans une agence de l'État. Il a enseigné l'argumentation et l'art oratoire à Sciences-Po pendant dix ans. Il a déjà publié deux ouvrages, La parole persuasive et Le goût de la politesse.*



**Vulgarité et Modernité**  
Bertrand Buffon

Cette édition électronique du livre  
*Vulgarité et Modernité* de Bertrand Buffon  
a été réalisée le 17 avril 2019  
par les Éditions Gallimard

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072851445 - Numéro d'édition : 353742)  
Code Sodis : U27535 - ISBN : 9782072851476.  
Numéro d'édition : 353745